

## Aristote, un fondateur méconnu

(6e séance : 24 octobre 2016)

### Chap. 2 : suite et fin

#### La science de l'étant en tant qu'étant

Nous avons déjà évoqué la « métaphysique » sous sa forme de « métaphysique spéciale », étudiant un étant particulier qui ne peut faire l'objet de la physique puisqu'il est totalement dépourvu de changement. Nous allons maintenant aborder la « métaphysique générale », dont l'objet est tout l'étant en tant que tel, et constater que la « spéciale » en constitue une partie, dans la mesure où l'étant immobile est l'un des principes de tous les étants — à savoir, le principe ultime dans l'enchaînement des causes motrices. Aristote doit d'abord justifier l'existence de cette nouvelle science générale, contre laquelle il a lui-même émis certaines objections. Il l'entreprend au début du livre  $\Gamma$  :

Il y a une science qui étudie l'étant en tant qu'étant et ses propriétés par soi. Elle n'est identique à aucune des sciences qu'on appelle partielles, car aucune des autres n'examine l'étant en tant qu'étant en général, mais, après en avoir découpé une partie, étudie à propos de celle-ci ses propriétés, comme par exemple les sciences mathématiques. Or, puisque nous cherchons les principes et les causes les plus hautes, il est clair qu'ils doivent appartenir à une certaine nature par elle-même. Si donc ceux qui cherchaient les éléments des étants cherchaient ces principes-là, nécessairement les éléments appartiennent à l'étant non par accident mais en tant qu'étant ; c'est pourquoi nous aussi devons saisir les premières causes de l'étant en tant qu'étant. (*Métaphysique*  $\Gamma$  1, 1003a21-32).

Une objection contre la possibilité d'une science générale des étants est que l'étant ne constitue pas un genre, or il n'y a de science que d'un genre bien circonscrit. Comme il est encore rappelé au livre  $\Lambda$ , une telle science impliquerait que tous les étants aient les mêmes principes et éléments, ce qui est manifestement faux car les substances ont d'autres principes que leurs attributs. C'est dans les *Topiques* qu'on trouve les arguments logiques pour lesquels la notion « être », ou l'ensemble des étants, ne constitue pas un genre ; cependant, ces arguments étant très techniques et pas nécessairement très convaincants, j'en mentionnerai seulement deux autres. D'abord, comme les notions d'être et d'un ont le même champ d'application universel, ils formeraient le même genre sans signifier la même chose, et devraient s'attribuer l'un à l'autre, or le genre ne peut s'attribuer qu'à ses espèces. Ensuite, la notion même de genre implique la discrimination, la séparation d'avec ce qui n'est pas de ce genre, de sorte qu'il doit nécessairement se trouver des choses en dehors de chaque genre. Le versant sémantique de cette universalité non générique de l'être est que, comme le répète fréquemment Aristote, « l'être se dit de plusieurs façons ». L'expression veut dire qu'il n'y a pas une signification générale du mot « être », pas une définition unique qui conviendrait à tous ses usages, mais une multitude de manières d'être correspondant aux différents types d'étants (ce que signifie « être » est différent pour une substance et pour un attribut, pour un vivant et une chose inanimée, pour un étant temporaire ou éternel, sensible ou pensable, ou encore pour une négation ou une fiction, etc.). Il en résulte que le mot peut seulement être divisé en significations plus précises, et que chacune des manières d'être devrait faire l'objet d'une science différente. Toutes ces différences, Aristote les réunit sous quatre distinctions (au livre  $\Delta$ , chap. 7, consacré à la polysémie de « être ») :

- « être » peut signifier « être une substance » ou « être une qualité » ou ainsi de suite pour les dix catégories d'étants ;
- « être » peut signifier « être en acte » ou « être en puissance » (la plupart des étants passent de l'un à l'autre, mais certains étants sont seulement en puissance, comme la divisibilité infinie du continu, d'autres sont seulement en acte, comme les moteurs cosmiques) ;

- « être » signifie parfois « être vrai » : en grec, un usage particulier de la copule, avec mise en évidence du verbe en tête de phrase, permet d'insister sur la vérité de la proposition ;
- « être » peut signifier « être par soi » ou « être par accident ». Cette distinction s'applique à la fois à l'usage copulatif et à l'usage existentiel. Dans l'usage copulatif, S est par accident p si l'attribut p n'est pas essentiel à S ; s'il est essentiel, on dira que S est par soi p. Dans l'usage existentiel, les substances existent par soi tandis que les étants des neuf autres catégories existent par l'intermédiaire des substances, en tant qu'ils en sont des attributs.

On voit, par l'ensemble de ces distinctions, que le verbe être est extrêmement polyvalent et ambigu puisqu'il a de multiples significations selon les usages. Comment concevoir dès lors une science qui étudie l'ensemble de ces usages ? Ce qu'il faut éviter, c'est l'homonymie du mot « être » c'est-à-dire le fait que le même mot est utilisé fortuitement pour désigner des choses différentes sans qu'un certain rapport le justifie. Il faut donc montrer que toutes les significations de « être » ont quelque chose en commun même si elles ne sont pas des divisions d'un genre :

L'être se dit de plusieurs façons, mais en référence à une seule et même nature et non par homonymie : de même que tout « sain » se dit par référence à la santé, l'un du fait de la conserver, l'autre du fait de la produire, l'autre du fait d'être un signe de santé, l'autre parce qu'il en est le réceptacle, et que « médical » se dit par référence à la médecine (telle chose, en effet, est dite médicale du fait de posséder l'art de la médecine, telle autre du fait d'y être naturellement apte, telle autre du fait d'être une œuvre de la médecine, et nous trouverons encore d'autres choses que l'on dit de la même manière que celles-là), ainsi l'être se dit de plusieurs façons mais se réfère toujours à un principe ; car les uns sont dits étants parce qu'ils sont des substances, les autres parce qu'ils sont des affections d'une substance, les autres parce qu'ils sont un chemin vers une substance ou des destructions ou des privations ou des qualités ou des choses productrices ou génitrices d'une substance ou de ce qui est dit en référence à la substance, ou des négations de ces choses-là ou d'une substance (c'est pourquoi, même du non-être, nous disons qu'il est non-être). De même donc que de toutes les choses saines il y a une seule science, de même aussi pour les autres cas. Car ce n'est pas seulement pour les choses dites sous une unité qu'il appartient à une seule science de les étudier, mais aussi pour celles qui sont dites en référence à une seule nature, car celles-là aussi, d'une certaine manière, sont dites sous une unité. Il appartient donc clairement à une seule science aussi d'étudier les étants en tant qu'étants. (*Métaphysique* Γ 2, 1003a33-b16).

De même qu'une plante, un exercice, un teint, un corps, peuvent faire l'objet d'une même science en tant qu'ils ont tous un rapport quelconque avec la santé, de même tout ce qui existe peut faire l'objet d'une même science en tant que cela possède nécessairement un certain rapport à une substance. Cette forme d'unité de signification, intermédiaire entre l'homonymie et la synonymie (c'est-à-dire l'unité sémantique du genre, qui est attribué avec la même signification à chacune de ses espèces), est appelée par Aristote « *pros hen* », littéralement « par rapport à une seule chose »<sup>1</sup>. Cette chose unique qui unifie les diverses significations de « être », c'est la substance, qu'Aristote appelle par conséquent « principe », au sens ici de « condition d'unité ». En effet, si l'on veut définir le mode d'être de n'importe quel autre étant (ce que signifie « être » pour cet étant), on devra d'une façon ou d'une autre faire référence à une substance avec laquelle il a un rapport qui conditionne son existence. Ce rôle prédominant de la substance a pour conséquence d'en faire un objet privilégié de la science générale :

---

<sup>1</sup> Les spécialistes l'appellent parfois « unité focale de signification » (de l'anglais « focal meaning »), au sens où toutes les définitions convergent vers le même terme.

Cependant, partout la science étudie principalement ce qui est premier, ce dont les autres choses dépendent et ce par quoi elles sont dites. Si donc c'est là la substance, le philosophe devra posséder les principes et les causes des substances. (*id.*, b16-19).

Une erreur interprétative fréquente consiste à considérer que l'objet de la science générale est ici réduit aux seules substances, dont la connaissance suffirait à celle de tous les étants. On prétend ensuite qu'une nouvelle réduction a lieu, lorsqu'est exposée la théorie de l'antériorité logique de l'acte sur la puissance, pour ne retenir que les substances en acte, et une autre, à l'occasion de la théorie de l'unité et de la multiplicité, pour ne retenir que les substances les plus simples. De là, on conclut que la science générale des étants s'est transformée en la science particulière du seul étant immuable et éternel, que l'on appelle « Dieu », si bien que la réduction devient « onto-théologique » (c'est-à-dire : « de l'étant au dieu »). Heidegger héritera encore de cette interprétation, qu'il emprunte à Franz Brentano, et qui lui fait déclarer qu'Aristote a dévoyé l'ontologie vers une « métaphysique ontique » alors qu'il avait pris le bon point de départ avec la pensée de la polysémie de l'être. En réalité, Aristote ne dit pas du tout, ni ici ni dans d'autres passages, que tous les étants peuvent être connus par l'intermédiaire de l'un d'entre eux qui serait privilégié.

### L'analogie des causes

En effet, si les principes et les causes des substances sont aussi, indirectement, les principes et les causes des autres étants (car les autres ont les substances comme causes matérielles), en revanche, chaque genre d'étants a aussi ses propres principes et causes qui sont irréductibles à ceux des substances. C'est particulièrement manifeste pour les causes formelles, puisque chaque espèce est une forme indépendante, qui n'est créée par aucune autre mais existe toujours (du moins tant qu'il en existe au moins un cas particulier) et sans qu'aucune autre cause ne vienne justifier pourquoi elles sont ce qu'elles sont et non pas autres. D'une certaine façon donc, les principes et causes des substances sont aussi principes et causes des autres étants, mais d'une façon incomplète, dans le seul ordre des causes matérielles. Il existe en revanche une autre façon de penser ensemble tous les principes, qui, elle, est complète pour tous les types de principes. Aristote la mentionne au livre  $\Lambda$ , lorsqu'il récapitule tout ce qu'il est nécessaire de connaître à propos des causes pour pouvoir clarifier le rôle des moteurs cosmiques. Le procédé, extrêmement important car le seul à pouvoir réunir des principes de différentes catégories, est *l'analogie*. Il ne s'agit pas d'une comparaison quelconque, mais d'une identité de rapport entre deux couples de termes tels que, comme A est à B, ainsi C est à D ; par exemple : ce que le bouclier est à Arès, la coupe l'est à Dionysos : il n'y a rien de commun entre un bouclier et une coupe, si ce n'est que chacun remplit la même *fonction* vis-à-vis de son possesseur, étant son attribut emblématique. Nous avons déjà vu, dans la *Physique*, que la matière était une notion fonctionnelle, définie seulement comme un certain rapport à une forme. Nous découvrons maintenant que les quatre causes sont des *fonctions analogues* dans tous les genres de l'étant où elles se trouvent :

Les causes et les principes sont, d'une certaine manière, autres pour les choses autres, mais d'une autre manière, si on les dit en général et par analogie, ils sont les mêmes pour toutes. (...) Santé, maladie, corps, et la médecine comme cause motrice. Forme, telle absence d'ordonnance, briques, et l'art de bâtir comme moteur. (*Métaphysique*  $\Lambda$  4, 1070a31-33 ; b28-29).

Les exemples donnés montrent bien que, si la santé et la maison sont des formes de catégories différentes (l'une est une qualité, l'autre une substance), leur rôle principal est comparable en ce qu'elles ont un même rapport au principe matériel : comme la santé vient informer le corps, ainsi la forme de la maison pensée par le bâtisseur vient informer les briques.

L'analogie sert également à comprendre la signification de la puissance et de l'acte dans les différents genres d'étants :

Il ne faut pas chercher une définition de tout, mais voir aussi ensemble, par l'analogie, que ce qui bâtit a le même rapport à ce qui est apte à bâtir, que ce qui est éveillé à ce qui dort, ce qui voit à ce qui ferme les yeux tout en possédant la vue, ce qui est séparé de la matière à la matière, ce qui est élaboré à ce qui n'est pas élaboré. L'acte sera déterminé comme le premier membre de cette différence, et ce qui a une puissance comme l'autre membre. Ce n'est pas toujours de la même façon que les choses sont dites être en acte, si ce n'est par analogie : de même que cela est dans cela ou se rapporte à cela, ceci est dans ceci ou se rapporte à ceci, car certaines choses sont comme le mouvement par rapport à la puissance, d'autres comme la substance par rapport à une matière. (*Métaphysique*  $\Theta$  6, 1048a36-b9).

Tous les étants sont concernés par la distinction entre puissance et acte, même les quelques exceptions qui ne possèdent que l'un des deux statuts ; ce sont donc bien des structures universelles ou, comme le dit Aristote, des « propriétés par soi de l'étant en tant qu'étant », de même que les principes et les causes. Un autre ensemble de propriétés par soi est constitué par les termes « un » et « multiple » et leurs dérivés (même et autre, égal et inégal, semblable et dissemblable) et les autres notions relationnelles telles que : différent, opposé, contraire, achevé, antérieur et postérieur, genre et espèce, tout et partie ; toutes ces notions sont citées en  $\Gamma$  (2, 1005a8-18) et analysées en leurs multiples usages au livre  $\Delta$ . La notion d'« un », notion aussi universelle que celle d'« être » puisque tout étant a une certaine unité, est divisée en quatre critères d'unité : la continuité, le tout défini par une forme, le particulier (unité d'un individu) et le général (unité d'espèce ou de genre). Ces quatre sortes d'unité sont définies en commun par la notion d'indivisibilité, conventionnelle et relative bien sûr car dans chaque cas il s'agit de l'unité d'une multiplicité discrète ou continue. Les seules unités absolues sont, en mathématiques, le point et la monade, et, en ontologie, les intellects cosmiques.

### **Le principe de non-contradiction**

À côté de ces analyses conceptuelles concernant les propriétés par soi de tous les étants, la science ontologique doit aussi étudier le principe le plus général et le plus inconditionnel de tous, qui est le principe de non-contradiction (voir la citation de *Métaphysique*  $\Gamma$  3, 1005a19-b11, en introduction du chap. 2). Il est impossible de démontrer ce principe, puisque toute démonstration doit s'appuyer sur lui, mais il est possible de le justifier par la réfutation de ceux qui le nient. Une grande partie du livre  $\Gamma$  est consacrée à cette réfutation.

Le principe peut s'énoncer de trois façons complémentaires : « Il est impossible qu'une chose, en même temps et sous le même rapport, soit et ne soit pas / appartienne et n'appartienne pas à la même chose / possède les contraires ». Ces formulations montrent qu'il ne s'agit pas seulement d'un principe logique (qui pourrait être limité à notre mode de connaissance) mais d'un principe ontologique, d'une nécessité pour les étants eux-mêmes.

Une première manière de réfuter ses adversaires est de leur demander de dire quelque chose, peu importe quoi, et de reconnaître que, ce faisant, ils donnent aux mots une certaine signification, de telle façon qu'un mot ne peut pas signifier à la fois une chose et la chose contradictoire, par exemple « homme » ne peut pas signifier à la fois ce qui est homme et ce qui n'est pas homme (ou ce qui est non-homme). En effet, même si les mots sont conventionnels, il faut s'en tenir à une signification stable, sinon tout dialogue est impossible, y compris avec soi-même, puisqu'on ne saurait pas soi-même si l'on désigne une chose ou tout ce qui n'est pas cette chose. En utilisant le langage, les adversaires du principe se contredisent donc eux-mêmes car ils sont obligés d'appliquer le principe.

Certains, cependant, prétendent, de manière sophistique, qu'un mot et sa négation peuvent signifier une seule chose, par exemple si l'on dit que Socrate est blanc et non-blanc, car « non-blanc » peut signifier tous les attributs autres que « blanc », dont plusieurs peuvent être attribués à Socrate en même temps que « blanc ». Aristote répond d'abord que « signifier une seule chose » n'est pas équivalent à « s'attribuer à un même sujet » mais veut dire « avoir une même définition ». Ensuite, il rappelle qu'il existe pour tout sujet une attribution qui indique son

essence ; dans ce cas, on peut attribuer à la fois le nom et la définition du nom, par exemple : Socrate est un homme » et « Socrate est un animal qui possède le *logos* », tandis qu'on ne peut dire, du fait que « Socrate est blanc », que « Socrate est la couleur la plus claire ». Cette différence montre que les étants ont en eux-mêmes une certaine détermination, ne sont pas indéterminés, ne se prêtent pas à n'importe quelle attribution.

Une autre manière de réfuter les adversaires du principe est de tirer les conséquences absurdes de leur affirmation que toute proposition est vraie. C'est en effet ce qu'ils doivent reconnaître puisque, de tout sujet, on peut affirmer à la fois une chose et sa contradictoire. Il en résulte à nouveau qu'ils se contredisent puisque, en disant que toute proposition est vraie, ils rendent vraie aussi la proposition contradictoire à la leur, qui dit que « toute proposition est fausse ». Une autre conséquence absurde se situe sur le terrain pratique : si tout est vrai, il est aussi vrai de dire qu'il est dangereux de se jeter dans un précipice et qu'il n'est pas dangereux de se jeter dans un précipice, or ils évitent tous de s'y jeter, ce qui montre qu'ils ne croient pas eux-mêmes que les deux propositions soient indifféremment vraies.

Enfin, il faut réfuter la négation du principe sous la forme du relativisme attribué à Protagoras. La théorie de ce dernier, du moins telle qu'elle est présentée par Platon dans le *Théétète*, est que toutes les apparences sont vraies, donc aussi toutes les propositions qui les formulent, même les contradictoires. En effet, la sensation est relative à chaque individu et à chaque circonstance : je dis qu'il fait froid et vous dites qu'il fait chaud, et les deux ont raison quant à leur sensation. La théorie relativiste en conclut qu'il n'y a pas d'objectivité, que les étants ne sont ni chauds ni froids en eux-mêmes mais sont seulement ce qu'ils apparaissent à chacun. Contre cette théorie, Aristote distingue les étants en tant que sensibles ou sentants et en tant qu'ils sont des *sujets* produisant la sensation. Certes, le sensible en tant que sensible n'existe que dans la mesure où existent des êtres sentants ; ce sont donc bien des relatifs. Mais le sensible n'est pas seulement sensible, il est aussi un sujet qui possède ces qualités sensibles, et comme tel il est indépendant de l'existence d'un être sentant. Si ce n'était pas le cas, si le sensible n'était rien d'autre que ce que nous en sentons, il faudrait dire la même chose du sentant, et nous-mêmes n'existerions qu'en tant que nous sentons. Même si les qualités sensibles ne se trouvent pas telles quelles dans les étants mais sont des transformations dues à nos organes sensoriels (comme le disait déjà Démocrite, par exemple pour les couleurs, causées par certaines configurations d'atomes), il n'empêche que ce sont bien des propriétés intrinsèques des étants qui provoquent, de façon régulière, les sensations dans nos organes. Par conséquent, nous retrouvons la nécessité que les étants possèdent en eux-mêmes quelque chose de déterminé, et qu'on ne peut à la fois affirmer et nier l'une de leurs propriétés. Ceci confirme le principe de non-contradiction, dont on voit qu'il est bien un principe ontologique et que son étude occupe légitimement une place fondamentale dans la science générale des étants.